

VILLANI, Arnaud, *Petites méditations métaphysiques sur la vie et la mort*, Paris, Hermann éditeurs, 127 p.

Denise Badeau

Volume 21, Number 1, Fall 2008

Prévenir le suicide

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/037889ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/037889ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Université du Québec à Montréal

ISSN

1180-3479 (print)

1916-0976 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Badeau, D. (2008). Review of [VILLANI, Arnaud, *Petites méditations métaphysiques sur la vie et la mort*, Paris, Hermann éditeurs, 127 p.] *Frontières*, 21(1), 144–144. <https://doi.org/10.7202/037889ar>

VILLANI, Arnaud

Petites méditations métaphysiques sur la vie et la mort

Paris, Hermann éditeurs, 127 p.

Arnaud Villani

*Petites méditations métaphysiques
sur la vie et la mort*



Douze chapitres courts mais denses, douze méditations sur la vie, la mort, la vie-mort, la mort-vie, un discours inspiré d'autres philosophes et inspirant à son tour, unique et juste dans son expression, voilà qui présente en quelques mots l'œuvre de Villani. Déjà dans la dédicace faite à son père décédé, l'auteur nous invite à considérer la mort comme une vie : « À mon père, pour la première année de sa nouvelle vie de mort. » Il se propose de nous montrer « que la mort est tout le contraire de rien ». Et voilà, avec A. Villani, nous entreprenons une série de méditations dont j'essaierai de rendre compte, selon l'entendement que j'en ai, selon la lecture volontairement sélective et conséquemment limitée que j'en fais.

La première méditation nous amène à réfléchir sur la grande solitude de l'humain, élément d'un ensemble constitué de parties à la fois semblables et différentes où chacun doit assumer sa responsabilité, donner sens à la succession de ses actes. La mort s'affronte seul, c'est un moment d'abandon pur. Et pour finir, nous mourons tous. « Il aura sans doute été inutile, insensé de se battre pour qu'une poussière prenne cette forme, pour qu'un dépôt d'étoile finisse "moi" » (p. 15). L'individu est un et à la fois multiple; quand il meurt, le monde se lève une dernière fois pour *s'amuir* [sic] « dans la poudre des siècles ». La vie aura été une recherche à tâtons de ce qui est vivant, même si au bout du compte, cela « prend la forme d'une inquiétante étrangeté ».

Quand nous mourons, nous emportons un peu ou beaucoup de ceux qui nous étaient attachés, les faisant ressembler dans leur deuil « à des épouvantails » mais, tout de même, la vie continue sans nous. Chacun a la charge de trouver le chemin qui manque à l'humanité, de se frayer un chemin, un chemin de terre et sur Terre, en signe de croix : sur l'horizontale avec ses frères (ses contemporains) (corps et terre) et sur la verticale avec ses pères (ses racines) (esprit). Le Christ, selon Villani, n'est pas le seul à donner sens à la croix. « Ce qui crucifie l'homme, [...] c'est un corps lourd qui vient de la terre et y retourne [...] c'est un esprit comme ligne d'éther [...] venant croiser la ligne de fond des corps et de la terre » (p. 24). C'est ce que je retiens de la deuxième méditation. Que signifie « je » au moment de la mort ? La troisième méditation porte, du moins en partie, sur la fragilité de la vie et sur l'impermanence des liens. « Tout attachement est désirable par l'effet de son plus secret détachement » (p. 35). La mort donne à la vie son éclat. Quelle passion mettrions-nous à une vie, à un monde éternellement donnés ?

La quatrième méditation sera une sur la vieillesse, les « heurs » « bon-heurs » « mal-heurs » de la vieillesse. Ce qui donne sens à la vie, ce sont nos amours, nos liens, nos relations. Ce que nous avons fait perd de la valeur au fur et à mesure des années. Pourtant, nous conservons un inlassable appétit de vivre. « Mais n'allons pas croire qu'il n'y ait que souffrance dans le vieillissement. Rien ne donne une meilleure gustation du réel. Derrière chaque geste, on sent le souvenir de tous les précédents » (p. 40). Et chez les vieillards, la rage de douleur témoigne de la sensibilité, de la vie restantes. Le seul possible, c'est continuer à vivre même souffrants, se rattacher à des riens, croire et faire croire à la vie; le seul impossible, ne pas mourir. La mort nous apprend qu'il faut faire vivre la vie. Voilà l'objet de la cinquième méditation. De la sixième méditation, je retiens pour vous que « chaque instant [...] déplace hors temps et hors espace, loin de tout repère, l'âme et la mort » et que « ne pas espérer, c'est manquer aussi l'inespéré » (p. 58). Dans la septième méditation, Villani évoque la tension continue entre la vie et la mort; cette tension crée la vie. Il compare cette tension à une tente qu'il appartient à l'être de maintenir déployée.

Lors de la huitième méditation, l'auteur aborde le décès de son père,

le langage des mains. « Il me serre, me presse, m'imprime. Il me transmet – quoi ? un signe, un avertissement, une connivence, un appel, une demande pressante, la sigillée de la dépendance, l'empreinte de l'être qui le quitte ? » (p. 75) Il présente son carrefour des trois mains : la première, celle du père mourant, la deuxième, la sienne qui est tendue à son père pour « l'aider à passer le pas », la troisième celle de son nouveau-né qui ne lâche plus l'objet tombé sous sa main. Il sent la même emprise sur la vie chez le nouveau-né et l'aïeul et y perçoit la même vie. Penser la mort en philosophie peut aider à tenir loin la 9^e heure du « Je », moment de solitude et de macération. Il est possible qu'en mourant je laisse les proches sans protection mais cela les forcera à desserrer l'emprise, à occuper l'espace laissé vacant, à grandir.

La neuvième méditation nous invite à réfléchir sur le geste le plus divin qui soit : ouvrir grand ses bras pour accueillir l'autre comme le Christ le fit sur la croix pour accueillir l'humanité tandis que ce qui calme la brûlure de la mort, c'est de penser que tout arrive en son temps, est à sa place. Une âme est riche de la multitude de ses attaches. « Une âme commence à naître (d'après l'auteur, on n'a pas d'âme en naissant, on se la fait) lorsque les liens avec le monde se croisent assez pour la sustenter » (p. 99). L'âme file, tisse des liens avec le monde selon ses désirs ou aspirations; par contre, la mort serait la défileuse, l'anti-fileuse, la défilante. « Elle est la manie de se défiler. » À ma mort, je récapitulerais mes luttes entre la terre et l'esprit. Et, à bien y penser, il doit y avoir une immortalité de l'âme individuelle, elle est exactement la place « que définissent les liens tissés "pour de vrai", dès cette vie » (p. 102). La mort est vérité en ce qu'elle donne de force et de lucidité pour vivre en plus grand. Ce sont là des fragments de la dixième méditation.

La onzième méditation amène le méditant à dire : finalement, la mort ne change pas grand-chose, le type de mouvement redevient atomique, constituant le fond des choses; elle ne change rien sinon l'échelle de temps. « Les choses ne sont ni ainsi ni autrement mais précisément ainsi et autrement, ailleurs tout comme ici, métamorphose qui est le sens de l'univers » (p. 115). Dans la douzième méditation, l'auteur qui a affirmé que la mort ne change rien à rien, qui a voulu être simple et simplifier doit ici se reprendre : « la mort exprime celui qui s'exprime et

n'en laisse pas une goutte. Elle le pousse à bout, le miniaturise. » [...] [L]'étonnante collection qu'était devenu l'homme collige maintenant la très simple poussière » (p. 120-121). La mort s'abstient de détails car le détail donne vie. Avec elle, nous ne sommes pas seulement jetés dans l'infini, nous lui sommes intérieurs. Ce qui caractérise le cosmos dont l'humain fait partie, c'est le mouvement directionnel sans arrêts, de l'un à l'autre, de la vie à la mort; voilà l'appel.

Le sens de ces douze méditations de Villani ne se laisse pas saisir d'emblée par le profane. J'aurais souhaité rendre davantage justice à l'auteur mais plusieurs lectures ou, plus précisément, plusieurs méditations sur chacune de ses douze méditations m'auraient été nécessaires. Quoi qu'il en soit, ces méditations très philosophiques sont d'abord et avant tout une invitation à apprivoiser la mort, à considérer notre passage sur cette terre pour ce qu'il est et à reconnaître indubitablement l'importance des liens que nous tissons et des détails que nous créons qui donnent vie à la vie et écartent, dans l'ici et maintenant, la mort.

Denise Badeau

LEVÉ, Édouard

Suicide

Paris, P.O.L éditeur, 2008, 123 p.

Édouard Levé était à la fois peintre, photographe et écrivain; il s'est donné la mort le 15 octobre 2007, à l'âge de 42 ans. Trois jours plus tôt, il avait remis à son éditeur un manuscrit intitulé *Suicide* dans lequel il évoque le suicide, il y a plus de vingt ans, d'un ami cher, un ami d'enfance et de jeunesse, qui s'est tué à l'âge de 25 ans.

On se trouve donc devant un texte posthume qui nous trouble profondément et nous laisse perplexe, car on se demande s'il faut le considérer comme un message rétrospectif, une chronique d'une mort annoncée, une œuvre littéraire qui permet à l'auteur de survivre à sa mort, ou encore comme un récit qui éclaire le personnage et le suicide d'Édouard Levé.

Pour raconter l'ami suicidé, Levé s'adresse à lui directement et utilise le *tu*. Dès les premières lignes, il nous jette le suicide de son ami en pleine face :

Un samedi au mois d'août, tu sors de chez toi en tenue de tennis accompagné de ta femme. Au milieu du jardin,